

PINGPONG

DE MEIKE HAUCK
& MATTHIAS LUTHARDT

FICHE TECHNIQUE

ALLEMAGNE - 2006 - 1h29

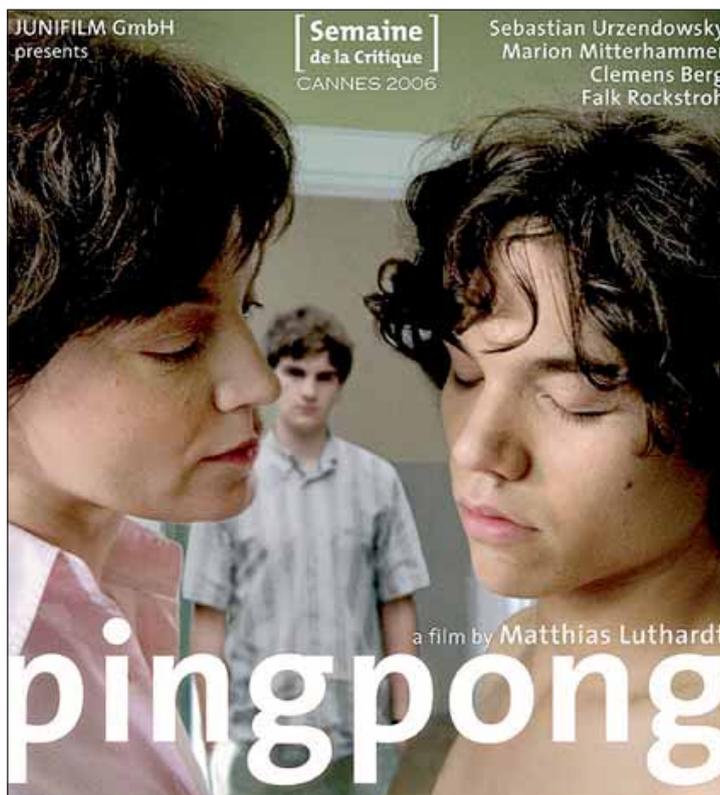
Réalisation & scénario :
Meike Hauck et Matthias Luthardt

Image :
Christian Marohl

Montage :
Florian Miosge

Musique :
Matthias Petsche

Interprètes :
Sebastian Urzendowsky
(Paul)
Marion Mitterhammer
(Anna)
Clemens Berg
(Robert)
Falk Rockstroh
(Stefan)



SYNOPSIS C'est l'été. Paul, 16 ans, débarque un beau matin chez son oncle Stefan. Cette arrivée inopinée ne suscite guère l'enthousiasme, mais le jeune homme venant de perdre son père, Stefan et sa femme, Anna, se sentent obligés de l'accueillir. La désinvolture de Paul bouscule les habitudes de cette famille rigide et bourgeoise. Stefan est aimable, mais distant. Anna multiplie les signes d'agacement. Elle est focalisée sur son fils, Robert, jeune virtuose du piano, mais surtout sur son chien. Pour ne pas être renvoyé chez sa mère, Paul propose de rénover la piscine laissée à l'abandon. Lorsque Stefan part soudain en voyage d'affaires, Anna se retrouve seule avec les deux adolescents. Paul entreprend de la séduire et Robert les observe d'un œil soupçonneux. Au retour de Stefan, Anna fait tout pour rétablir la situation. Paul se rend compte qu'il n'a été qu'un objet : il part, mais non sans s'être vengé...

CRITIQUE

On ne le sent pas très bien accueilli, Paul, dans cette superbe villa près de Leipzig où il débarque sans crier



gare. «Où va-t-on bien pouvoir t'installer ?» se demande sa tante Anna. «Au fait, combien de temps comptes-tu rester ?» ajoute l'oncle Stefan. Quelques jours, juste quelques jours, se dit Paul. Le temps d'oublier sa détresse. Le temps, propose-t-il, de retaper la petite piscine, à l'abandon dans le parc. «Tu saurais faire ça ?» demandent l'oncle et la tante. «Il faut bien que j'aie hérité quelque chose de mon père», répond l'adolescent. Ce père dont le suicide récent plane sur cette famille comme un reproche vite évacué.

(...) Drôles de gens, au demeurant. Stefan, visiblement, est un homme absent : il s'en va très vite, d'ailleurs, régler des affaires à l'étranger. Anna, elle, est une femme impeccable, implacable, qui a prénommé son fils Robert et baptisé son chien Schumann, preuve qu'elle a de la suite dans les idées. Des deux, on voit tout de suite qui elle préfère. Faut dire que Robert, que l'on entend plus ou moins massacrer une sonate d'Alban Berg, est en train de saboter sa carrière de pianiste débutant en remplaçant régulièrement son eau minérale par du rhum blanc. Alors que le chien, Schumann, tout gai, tout fringant, semble heureux de vivre, en fêtant, notamment, son quatrième anniversaire au champagne...

Question subtilité - presque entièrement maîtrisée, déjà -, on navigue entre Chabrol, pour l'acidité de la peinture sociale, et le Losey des années 70, pour la glaciation des sentiments. Avec, revendiquée par l'auteur, une touche

du François Ozon de **Swimming Pool** (la piscine, bien sûr). Le film glisse, en tout cas, sur l'inquiétude permanente avec de brusques accès de violence, parfois cocasses (la destruction de la table de ping-pong), qui frappent comme une suite de gifles sèches.

Sous son vernis trompeur d'impassibilité nonchalante, **Ping-pong** est un conte cruel sur l'innocence, impossible à préserver dans un monde inapte à exprimer, à éprouver, la moindre sincérité. Joliment interprété par Sebastian Urzendowsky (mais tous les autres comédiens sont excellents, y compris le merveilleux Schumann), Paul subit, durant quelques jours d'un été violent, un apprentissage, doublé d'une éducation sentimentale, qui le rend, et probablement à jamais, incapable d'innocence. Le voilà adulte, désormais, et donc soudain doué de cette cruauté gratuite, ordinaire, universelle qui est, hélas, le lot commun des êtres humains.

Pierre Murat

Télérama n°2976 - 27 Janvier 2007

Ambiance insidieusement corrosive sous un soleil estival avec **Pingpong**, le premier long métrage prometteur signé par l'Allemand Matthias Luthardt, révélé en compétition à la dernière Semaine de la Critique du festival de Cannes. Se déroulant dans une villa isolée au milieu de la forêt, le film réunit cinq personnages pour une semaine en apparence anodine : un père cadre supérieur au caractè-

rière effacé, une femme au foyer autoritaire dans toute sa splendeur bourgeoise, leur adolescent de fils qui prépare une audition de piano, leur neveu surgissant sans préavis pour quelques jours de vacances et le chien Schumann dans un rôle à part entière. Dans le jardin, une table de ping-pong et une piscine remise en état par le neveu constituent l'essentiel d'un décor que le réalisateur utilise habilement pour distiller ses petites variations sur le thème d'une famille polluée sous son vernis social. Un scénario (cosigné par le cinéaste et par Meike Hauck), simple fil conducteur que Matthias Luthardt dévide subtilement, créant peu à peu une atmosphère d'agressivité latente où les blessures des uns et des autres émergent, dévoilées par une caméra sobre et très proche des acteurs. Au final, un travail de réalisateur sachant tirer parti très intelligemment d'éléments simples et d'événements raréfiés. Une science de l'observation distanciée et un minimalisme qui ont incité certains spécialistes à rattacher le jeune cinéaste de 34 ans à «l'Ecole de Berlin» (Christian Petzoldt, Angela Schanelec, Valeska Grisebach...), une filiation dont se défend pourtant à demi Matthias Luthardt.

(...) Récompensé à Cannes par le prix SACD et celui de la (toute) jeune critique, et nommé aux European Film Awards 2006 dans la catégorie Découverte, le film a été aussi présenté à Montréal, Copenhague, Varsovie, Kiev, Pusan ou encore Tallin, alors que



Matthias Luthardt a été choisi parmi les douze jeunes cinéastes européens du «New Cinema Network» organisé par la Fête du Cinéma de Rome. Un engouement qui marque d'une pierre supplémentaire la renaissance incontestable d'un jeune cinéma allemand de qualité et qui signe une élégante entrée dans la carrière pour un réalisateur à suivre très attentivement.

Fabien Lemerrier
<http://cineuropa.org>

CE QU'EN DIT LA PRESSE

Positif n°551
Matthieu Darras

Un premier long métrage particulièrement prometteur.

Score n°26
Alex Masson

Si ce premier film pâtit d'une impression de déjà-vu, Luthardt ne s'en montre pas moins solide cinéaste.

Les Inrocks n°582
Vincent Ostria

Un film comme **Pingpong**, avec trois fois rien, quatre comédiens, une maison, dégage une puissance cinglante et nue, sans second degré, sans références ostensibles, sans esthétisme exagéré, ce qui est rare dans le cinéma actuel.

VSD n°1535

(...) Un film tendu comme un thriller chauffé à blanc qui (...) observe avec un sens aigu de l'atmosphère l'empoisonnement progressif d'une famille par le venin de l'ambiguïté sexuelle et de la manipulation psychologique.

Libération
Philippe Azoury

Matthias Luthardt signe un jeu de massacre familial jouissif : encore un film allemand en pétard.

ENTRETIEN AVEC MATTHIAS LUTHARDT

Cineuropa: Comment est né Pingpong ?

Matthias Luthardt : Je voulais raconter une histoire se déroulant dans un milieu social proche du mien, favorisé et traditionnel car le mot bourgeois est trop simplificateur. Je souhaitais me concentrer sur quelques personnages et j'ai trouvé une co-scénariste qui écrit des pièces de théâtre, donc habituée aux huis clos. Nous avons l'objectif de montrer ce qui se passe derrière les portes, sans dramatiser sans cesse, en dévoilant comment les personnages communiquent ou ne communiquent pas, et en travaillant surtout le non-dit. Ensuite, nous avons développé une intrigue sur fond de conflit social. Car bien

qu'issu de la même famille, Paul vient d'un autre milieu avec un esprit de communication très différent. Le microcosme dans lequel il fait irruption est un monde un peu isolé, sans capacité d'échanges, et son cousin Robert n'est pas un adolescent normal qui sort par exemple avec ses amis quand il fait beau.

Ce choix du huis clos était-il lié à des contraintes de production ?

Les limites financières ont joué bien sûr, mais j'étais naturellement attiré vers cet univers clos. J'ai réalisé auparavant des documentaires avec de petites équipes, en tenant parfois la caméra moi-même, afin d'être le plus proche possible des personnages. Et pour **Pingpong**, je craignais que trop de lieux et d'ambition nuisent à ce type d'approche. Par ailleurs, j'ai pris beaucoup de temps pour trouver mes acteurs. J'ai eu beaucoup de chance avec Sebastian Urzendowky qui m'a immédiatement convaincu au casting. Le plus difficile a été le personnage de Robert car je voulais un vrai pianiste et j'ai cherché dans toute l'Allemagne avant de découvrir Clemens Berg.

Le chien Schumann est un personnage à part entière.

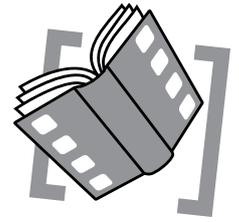
Je l'ai traité ainsi car la manière dont la mère de famille l'aime en dit beaucoup sur elle. J'ai été marqué par le documentaire autrichien **Tierische Liebe** (1995) d'Ulrich Seidl sur les relations très fortes, aux lisières de la sexualité, qu'entretiennent



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

des habitants de la banlieue de Vienne avec leurs chiens. Je voulais que chaque objet, y compris le chien, ait une fonction, comme les leitmotivs dans la littérature romantique. Le danger était de les présenter comme des symboles alors que je ne voulais pas être trop démonstratif. J'ai donc essayé de trouver des plans et des cadrages qui permettaient de montrer ce symbolisme de façon distanciée. Et j'ai fait des choix sans compromis en me demandant toujours quel était mon personnage d'identification. Ainsi, dans certains plans, le point est sur un personnage au premier plan alors que c'est un autre personnage qui parle à l'arrière-plan.

La presse vous rattache à l'«Ecole de Berlin» (Petzoldt, Schanelec, Griesebach...). Qu'en pensez-vous ?

Cette mouvance englobe des films anti-dramatiques et anti-psychologiques, mais **Pingpong** ne rentre pas dans ce cadre. Cependant, j'ai un point commun avec cette «école» car je veux éviter le sentimentalisme, raconter de façon sobre des histoires un peu brutes, simples, pas du tout «bigger than life» comme le font les Américains, juste quelque chose qu'on a observé et qu'on explore avec son propre langage.

Quelles sont vos influences cinématographiques ?

J'aime les premiers films de Kieslowski, ceux de Haneke, **Sous le sable** de François Ozon, quelques films de Lars von Trier et

surtout ceux des frères Dardenne.

Quel est votre point de vue sur la renaissance actuelle du cinéma allemand ?

Il y a un renouveau certain et les cinq écoles de cinéma existantes en sont les moteurs. Mais il y a aussi une volonté de la part des jeunes cinéastes de ne plus imiter d'autres réalisateurs. Les responsables des préachats de plusieurs chaînes de télévision ont également un esprit assez ouvert et soutiennent ce mouvement, ce qui n'était pas le cas il y a dix ans. Enfin, l'Histoire joue son rôle car il a fallu du temps depuis la chute du Mur avant que des cinéastes ne s'emparent de certains sujets comme **La vie des autres** de Florian Henckel von Donnersmarck.

Fabien Lemercier
www.cineuropa.org

BIOGRAPHIE

Né en 1972 à Leiden, il fait des études de littérature allemande et française ainsi que de journalisme en Allemagne et en France. En 1999, il participe à la fondation de la maison de production Risingstar (réalisation d'une quarantaine de courts métrages). En 2001 il réalise **Blindgänger**, un court métrage, et en 2003 il est assistant à la réalisation de **Full of Energy**, un long métrage produit en Ouganda. Son documentaire **Menschen brauchen Hobbies** est nommé pour le «Silver Wolf Award» au Festival International du Documentaire d'Amsterdam. Il est diplômé de l'école de cinéma de Potsdam-Babelsberg (réalisation) en 2005. **Pingpong** est son premier long métrage de fiction.

www.semainedelacritique.com

FILMOGRAPHIE

Court métrage :
Blindgänger 2001

Documentaire :
Menschen brauchen Hobbies

Long métrage :
Pingpong 2006

[Documents disponibles au France]

Revue de presse importante
Positif n°546, 551
Fiches du cinéma n°1827/1828